

Pour une phénoménologie de l'expérience quotidienne sous le 'Troisième Reich' :

Sepp, Arvi

Published in:

L'écriture du témoignage : récits, postures, engagements

Publication date:

2021

License:

Unspecified

Document Version:

Accepted author manuscript

[Link to publication](#)

Citation for published version (APA):

Sepp, A. (2021). Pour une phénoménologie de l'expérience quotidienne sous le 'Troisième Reich' : Le témoignage de la persécution dans les journaux intimes de Victor Klemperer . In G. Berger, I. Meuret, H. Roland, & C. Nannicini (Eds.), *L'écriture du témoignage : récits, postures, engagements* (Vol. 40, pp. 39-57). (Comparatisme et société). Peter Lang .

Copyright

No part of this publication may be reproduced or transmitted in any form, without the prior written permission of the author(s) or other rights holders to whom publication rights have been transferred, unless permitted by a license attached to the publication (a Creative Commons license or other), or unless exceptions to copyright law apply.

Take down policy

If you believe that this document infringes your copyright or other rights, please contact openaccess@vub.be, with details of the nature of the infringement. We will investigate the claim and if justified, we will take the appropriate steps.

Pour une phénoménologie de l'expérience quotidienne sous le « Troisième Reich » :

Le témoignage de la persécution dans les journaux intimes de Victor Klemperer

Arvi SEPP

Le philologue juif allemand Victor Klemperer a tenu de 1933 à 1945 un journal intime pour préserver par-dessus tout son identité individuelle et sa liberté d'expression contre le régime national-socialiste. Dans ses journaux, intitulés *Ich will Zeugnis ablegen bis zum letzten: Tagebücher 1933–1945* (1995)¹, le diariste prend note des détails de la persécution – les « mille piqûres de moustiques »², comme il les appelle – avec une précision méticuleuse. Ces détails révèlent le point de vue des victimes quant à l'étranglement permanent de leur espace d'action. La vie quotidienne, dont l'auteur du journal personnel essaie de retenir le caractère éphémère dans ses notes, est en même temps soumise à une angoisse existentielle permanente, qui a pour conséquence une « mise à l'écart du quotidien » (« Ausschaltung des Alltags »)³. Face au rapport de tension entre état d'urgence et désir de normalité, l'auteur « [...] fait des efforts pour reprendre la vie de tous les jours »⁴. La routine régulière et le caractère répétitif du quotidien font oublier l'extrême misère de cette époque : dans ce contexte, le quotidien représente un endroit, dans lequel on retrouve la sécurité et l'ordre auxquels on aspire tant, mais qui peut néanmoins être frappé soudainement par la mort.

Selon Hannah Arendt (1998, p. 731), la terreur imprévisible, qui tient dans sa main la vie des victimes du totalitarisme est l'essence même du pouvoir totalitaire. La caractéristique principale de la terreur consiste précisément dans le fait que la spontanéité humaine est détruite. Le régime a pour but de « transformer la personne en une chose, qui, dans des circonstances semblables, se comportera toujours de manière semblable »⁵. La terreur de la Gestapo, systématiquement recensée par Victor Klemperer, est aléatoire et arbitraire, de sorte qu'il est impossible pour les victimes d'évaluer et de prédire ce qui va leur arriver et quand. Les personnes concernées deviennent de ce fait des objets vulnérables, qui doivent se plier à la cruauté des caprices du régime. La liberté est complètement abolie et a fait place à la peur constante.

¹ Les extraits du *Journal* de Klemperer sont cités dans la traduction française parue en deux volumes : V. Klemperer, *Mes soldats de papier. Journal 1933-1941*. Traduit de l'allemand et présenté par Ghislain Riccardi, Paris, Seuil, 2000 [ci-dessous *Journal I*] et V. Klemperer, *Je veux témoigner jusqu'au bout : 1942-1945*. Traduit de l'allemand par Ghislain Riccardi et Michèle Kiintz-Tailleur et Jean Tailleur, Paris, Seuil, 2000 [ci-dessous *Journal II*]. Il sera renvoyé au texte original de Klemperer à l'intérieur des notes et sous les abréviations ZAI et ZAI.

² *Journal II*, en date du 08/04/1944, p. 471 (« Mückenstiche », ZAI, p. 503).

³ *Journal* en date du 01/04/1943 (A138, p. 833) ; toutes les feuilles manuscrites issues des archives personnelles (*Nachlaß*) de Klemperer à Dresde et recensées sous le sigle A138 ne sont pas reprises dans l'édition du *Journal* en deux volumes et demeurent donc inédites. Hubert Roland (HR) a traduit ces passages vers le français.

⁴ *Journal I*, en date du 23/05/1937, p. 347 (« in den Alltag hineinzukommen », ZAI, p. 357).

Dans ce contexte, Marion Kaplan dénote le double visage du national-socialisme. Au sein du régime totalitaire, le national-socialisme affiche deux traits contradictoires : une volonté de normalité de la vie de la part des Allemands, et même des Juifs qui aspirent à « normaliser » leur vie anormale, et un visage de terreur (cf. Kaplan 2001, p. 21).

⁵ « Menschen in ein Ding zu verwandeln, das unter gleichen Bedingungen sich immer gleich verhalten wird. » (Arendt 1998, p. 908). Traduction HR.

La préoccupation de la mort poursuit donc Klemperer comme une idée d'angoisse permanente : « [...] rien que le néant, je ne redoute rien d'autre »⁶. Malgré l'expérience du quotidien ou bien la relative « normalité » à l'intérieur de la « maison juive » (« Judenhaus »)⁷ – ce cadre qui offre la possibilité de s'ennuyer, de tenir un journal, de disposer d'un espace privé, même extrêmement étroit – la peur permanente de la mort est suspendue au-dessus de la vie quotidienne des détenus juifs comme une épée de Damoclès : « Et pourtant il règne sur l'ensemble de ce qui rend le quotidien répugnant une peur de la mort permanente »⁸. Cette peur abroge toute évidence ou tout sentiment naturel de la réalité vécue, car « celui qui se sent mourir se situe hors du quotidien »⁹. Dans le deuxième volume de leur étude sociologique *Strukturen der Lebenswelt* [Les structures du monde-vie], Alfred Schütz et Thomas Luckmann (1990, p. 174) offrent une explication phénoménologique de l'expérience de la crise existentielle, comme Klemperer l'exprime de façon saisissante. Dans les moments de danger de mort, les prétentions à la validité universelle de la réalité quotidienne et leur indiscutable évidence sont dissoutes :

Die Fundamentalangst [...] ist es ja, die in den schweren Krisen des Lebens die In-Frage-Stellung des Alltags motiviert. Aber wenigstens vorläufig wird die Alltagswirklichkeit mit all ihren Relevanzen in Klammern gesetzt. Wir haben es hier mit einer eigenartigen [...] Ausschaltung der Geltungsansprüche zu tun, mit denen die alltägliche Wirklichkeit in der natürlichen Einstellung auftritt. Während er in der Wirklichkeit des täglichen Lebens verharret, hebt der Mensch in schweren Krisen die Natürlichkeit der natürlichen Einstellung auf.

C'est bien l'angoisse fondamentale [...] qui, dans les graves crises de la vie, motive la remise en question du quotidien. Au moins provisoirement, la réalité quotidienne dans toutes ses convenances est mise entre parenthèses. On a ici à faire à une singulière [...] interruption des raisons par lesquelles la réalité quotidienne domine l'agir humain spontané. Tandis que l'être humain est immobilisé par la réalité de la vie quotidienne, il dépasse dans ces crises le caractère naturel de son agir spontané. (Traduction Geneviève Warland)

L' « attitude naturelle », le fond incontesté de tout évènement du *sensus communis*, est remis en question par l'expérience menaçante qui ébranle l'existence de la persécution des juifs. C'est ce fait qui force une normalisation à titre expérimental de l'état d'urgence : « Et pourtant, nous nous forçons à continuer à vivre notre vie quotidienne, et nous y arrivons l'espace de quelques heures : lire, manger (dans la mesure du possible), écrire, jardiner. Mais au moment de m'allonger, je me dis : et s'ils venaient me chercher cette nuit ? Est-ce que je vais être passé par les armes, envoyé en camp de concentration ? »¹⁰. Néanmoins, avec en arrière-plan la

⁶ 05/02/1942, *Journal II*, p. 150 ; « Nur das Nichtsein, nichts anderes fürchte ich. » (*ZAI*, p. 156).

⁷ Le terme national-socialiste « maison juive » (« Judenhaus ») se réfère aux logements où étaient internés de force les Juifs allemands dans le Troisième Reich. Pour Klemperer, ceci fut le cas à partir de 1940 à Dresde. Le début de l'internement forcé différençait selon la ville dans le Reich allemand, par exemple à Berlin en 1941 ou à Hambourg en 1942. La finalité de ces habitations regroupées consistait en la ségrégation « raciale » afin de contraindre les relations sociales entre Juifs et Allemands ainsi que d'augmenter les moyens de contrôle envers la population juive.

⁸ « Und doch liegt über dem Ganzen, den Alltag grausig entnütchernd, die ständige Todesangst. » (A138, p. 862 [10/5/1943]).

⁹ « [D]enn, wer sich sterben fühlt, steht außerhalb des Alltags. » (ibid., p. 776 [13/1/1943]).

¹⁰ 03/09/1939, *Journal I*, p. 465 ; « Und doch zwingen wir uns, und es gelingt auch auf Stunden, unsern Alltag weiterzuleben: vorlesen, essen (so gut es geht), schreiben, Garten. Aber im Hinlegen denke ich: Ob sie mich diese Nacht holen? Werde ich erschossen, komme ich ins Konzentrationslager? » (*ZAI*, p. 483)

discrimination et la peur de la déportation, les habitudes et la routine reprennent : « Et, en dépit de tout, la vie quotidienne continue [...] »¹¹.

Du point de vue de Klemperer, il semble qu'à partir de 1942, normalité et exception, quotidien et meurtre sont intimement liés. Le seuil de tolérance du diariste à la violence, la terreur, et au suicide s'élève continuellement, jusqu'au point où on accepte « l'horrible comme quotidien »¹². En conséquence, les multiples suicides et tentatives de suicide de ses compagnons d'infortune juifs deviennent juste de simples *fait divers* : « Ce genre de biographie (*y en a tant*) m'apparaît aujourd'hui comme allant de soi, de la même manière qu'un suicide ou une tentative de suicide »¹³. L'anomie de la société nationale-socialiste¹⁴, telle qu'elle était perçue au moins du point de vue des Juifs, est ressentie par Klemperer comme l'effondrement de l'ordre culturel qu'il connaissait, des normes et valeurs morales autrefois dominantes. L'individu singulier sous le régime nazi devait faire face à des situations dans lesquelles une conscience subjective de la justice s'exerçait lors d'actes objectivement injustes, et dans lesquelles des actes objectivement justes étaient commis avec une conscience subjective d'injustice. Une anomie aussi structurelle a eu pour conséquence une dissonance cognitive *en masse*, qui pouvait être assumée seulement par des convictions morales fortes, ancrées fermement dans la personnalité de l'individu (cf. Lepsius 1993, p. 241sq.). Comme le sujet devait créer de lui-même ses propres structures de norme dans des telles situations anomiques, il est évident qu'aucun comportement de *masse*, qui aurait pu générer de la résistance contre l'injustice prédominante du système arbitraire antisémite, ne pouvait se former. Victor Klemperer diagnostique ainsi l'anomie morale et juridique du « IIIe Reich » de la manière suivante : « Le sentiment du droit se perd partout en Allemagne, il est systématiquement détruit »¹⁵.

La transmission, inhérente au système, d'une perte de repères, de sentiments d'étrangeté, et de stigmatisation, fait qu'un « sentiment de vivre dans un temps de déroute absolue »¹⁶ s'empare en permanence de Klemperer. L'absence de règles consécutive à l'anomie du système

¹¹ 10/08/1942, *Journal II*, p. 193 ; « Über alles hinweg geht der Alltag weiter » (*ZAI*, p. 661). Par ailleurs, Klemperer exprime l'accoutumance à la peur de la mort de cette façon : « Le plus étrange : toutes ces choses ne m'ébranlent jamais que l'espace de quelques minutes : ensuite j'ai goût de nouveau à la nourriture, la lecture, le travail ; tout continue *comme si de rien n'était*. Mais le pression morale demeure » (30/10/1942, *Journal II*, p. 254 ; « Das Seltsamste: All das schüttelt mich immer nur minutenlang: dann schmeckt wieder das Essen, die Lektüre, die Arbeit ; alles geht weiter *comme si de rien n'était*. Aber der seelische Druck ist doch immer da. » (*ZAI*, p. 269).

¹² « Gräßliches als das Alltägliche » (A138, p. 1381 [7/3/1945]).

¹³ 31/07/1942, *Journal II*, p. 182-183 ; « Selbstmord, Selbstmordversuch: das Alltäglichsste » (*ZAI*, p. 190).

¹⁴ L'anomie est un concept sociologique introduit par Émile Durkheim dans *De la division du travail social* (1893). Il se réfère à une perte de l'ordre social due à l'absence ou à la faiblesse des normes et valeurs sociales. La perception d'une absence de règles et de droit a notamment pour effet que l'intégration de différents groupes sociaux est rendue considérablement plus compliquée. L'état d'anomie mène chez l'individu au découragement, au manque de solidarité et à la peur.

¹⁵ 21/02/1935, *Journal I*, p. 186 ; « Das Rechtsgefühl geht überall in Deutschland verloren, wird systematisch zerstört. » (*ZAI*, p. 185).

¹⁶ 28/06/1937, *Journal I*, p. 353 ; « das Gefühl, in absolut regelloser Zeit zu leben » (*ZAI*, p. 364).

nazi,¹⁷ que le diariste désigne de façon imagée comme une « machine sadique »¹⁸, se voit confirmée encore « dans le chaos à la fois débilant et engourdissant de cet affairément vide et échevelé, de cette incertitude absolue »¹⁹. Le diariste ressent l'anarchie morale comme une discontinuité temporelle ou bien une obsolescence, qui a pour conséquence qu'il se sent « corps et biens à la merci du prince, comme au Moyen Âge »²⁰.

L'anormal, voire même le « plus invraisemblable », se transforme en norme quotidienne sous le « Troisième Reich » : « Mais, depuis 1914, et surtout depuis 1933, et de plus en plus souvent ces derniers temps, ne vivons-nous pas en permanence les choses les plus improbables, les plus abominablement rocambolesques, et ce qui pour nous était hier tout à fait inconcevable n'est-il pas devenu aujourd'hui chose qui va de soi, notre pain quotidien ? »²¹ Dans son Journal, Klemperer représente la suspension complète des repères familiaux de la vie de tous les jours et de l'état normal. L'habitude de la violence omniprésente²² et la proximité constante de la mort mènent aussi à l'acceptation de la peur comme une évidence (cf. le Journal aux dates des 6 août et 30 décembre 1942). Dans ce contexte, le diariste est étonné par « [...] l'invraisemblable faculté qu'a l'homme d'endurer et de s'accoutumer »²³. La série ininterrompue de violations des droits de l'homme, les « abominations du quotidien devenues tout à fait ordinaires » (« ganz üblichen Alltagsscheußlichkeiten » ; Klemperer 1996, p. 222 [6/7/1947]) et qui ont mené à la banalisation de la vie humaine, ont fait de l'état d'exception le quotidien, et du quotidien, dans lequel la vie matérielle se déroule, une simple exception à la règle (cf. Jehle 2000, 116).²⁴

Les notions de « *faim* », de « *peur* », de « *maladie* », de « *précarité financière* » et de « *cauchemar* » forment le noyau des repères quotidiens, qui déterminent ou bien expriment

¹⁷ L'anomie morale du système dont il est question dépeint la perspective de Klemperer, car dans l'idéologie national-socialiste, l'antisémitisme était considéré comme une vision du monde « logique » et « scientifiquement légitime », dont la mise en œuvre était minutieusement réglée dans le régime totalitaire aussi bien juridiquement que politiquement. À partir de 1933, le diariste faisait l'expérience de l'ambivalence de la modernité dans le « Troisième Reich », qui oscillait entre barbarie et décret. Il s'indignait contre la manière par laquelle « [...] les actes de violence pure, la violation du droit, la duplicité la plus redoutable, les sentiments les plus barbares occupent ouvertement le devant de la scène, par décret (17/03/1933, *Journal I*, p. 25 ; « [...] nackte Gewalttat, Rechtsbruch, schrecklichste Heuchelei, barbarische Gesinnung ganz unverhüllt als Dekret hervortritt », *ZAI*, p. 11).

¹⁸ 09/12/1939, *Journal I*, p. 484 ; « sadistische Maschine » (*ZAI*, p. 503).

¹⁹ 15/12/1938, *Journal I*, p. 428 ; « in dem zugleich zermürbenden und abstumpfenden Chaos, der leeren und atemlosen Geschäftigkeit, der absoluten Ungewißheit » (*ZAI*, p. 443).

²⁰ 27/09/1936, *Journal I*, p. 298 ; « so mittelalterlich hilflos ausgeliefert » (*ZAI*, p. 306). L'estampillage de la situation temporelle comme « moyenâgeuse » se retrouve dans plusieurs passages des journaux personnels, la plupart du temps en ce qui concerne l'antisémitisme éclatant qui a affecté Klemperer. À cet égard, il blâmait les « insultes moyenâgeuses contre les Juifs » (21/03/1933 ; *Journal I*, p. 27 ; « mittelalterliche Judenbeschimpfungen », *ZAI*, p. 13) et l'« [a]mbiance comme avant un pogrom au plus sombre du Moyen Âge [...] » (30/03/1933 ; *Journal I*, p. 29 ; « Stimmung wie vor einem Pogrom im tiefsten Mittelalter [...], *ZAI*, p. 15) ; cf. aussi la date du 24/2/1934, *Journal I*, p. 100-102, de même que l'ouvrage *LTI* (Klemperer 2001, p. 262sq.).

²¹ 18/03/1945, *Journal II*, p. 658 ; « [E]rleben wir nicht immerfort, [...] seit 1933 und in dieser letzten Zeit immer gehäufter, das Allerunwahrscheinlichste, grausig Phantastischste, ist uns nicht das vordem absolut Unvorstellbare zur Selbstverständlichkeit und Alltäglichkeit geworden? » (*ZAI*, p. 702).

²² Surtout en 1942, Klemperer rapporte constamment les « petites » violences de la Gestapo dans la « Maison Juive » : gifles, coups de poing, crachats, et coups de pied étaient chose courante (cf. le Journal aux dates des 08/02/1942, 23/05/1942, 29/05/1942, 02/06/1942 et 11/06/1942).

²³ 30/05/1942, *Journal II*, p. 101 ; « die unglaubliche Fähigkeit des menschlichen Aushaltens und Sichgewöhns » (*ZAI*, p. 104).

²⁴ Pour plus d'informations concernant la représentation diaristique de l'expérience quotidienne de la terreur chez Victor Klemperer voir Sepp (2016, p. 362sq.).

sans ambiguïté la condition mentale et l'espace de vie de Klemperer sous le nazisme (cf. le *Journal* en date du 02/07/1942). Les notes de son Journal sondent ainsi le quotidien juif durant le « Troisième Reich » et représentent clairement comment sous-alimentation, précarité financière et symptômes psycho-pathologiques trouvent leur cause directe dans la persécution des Juifs. Le manque permanent de nourriture et la peur constituent les seuls éléments fixes au quotidien :

Va-t-on me rouer de coups aujourd'hui, va-t-on me cracher dessus ? Vais-je être « convoqué », arrêté ? Être arrêté signifie maintenant la mort certaine. Par ailleurs : quoi manger ? Nous sommes dans un tel dénuement : nous avons encore deux tickets de pommes de terre, mais personne ne peut livrer quoi que ce soit [...], nous n'avons plus du tout de pain et les nouvelles cartes ne sont toujours pas arrivées²⁵.

L'incertitude fondamentale exprimée dans ce passage est essentielle pour la compréhension du quotidien et de la vie des victimes sous le national-socialisme. Elle configure le niveau de base matériel et psychique de la relation à soi-même et au monde de l'auteur du *Journal*.

La faim

Sous le « Troisième Reich », et en particulier à partir de 1942, il régnait une précarité financière extrême, ressentie plus intensément encore par les Juifs que par les *Volksgenossen*. Car d'une part, la population juive recevait moins de tickets de rationnement et d'autre part, elle était complètement privée de certaines denrées alimentaires²⁶. Tandis que les Allemands « aryens » recevaient en principe 2250 grammes de pain, 500 grammes de viande et 270 gramme de graisse attribués par semaine, la population juive en recevait des quantités de plus en plus petites, qui suffisaient tout juste sur le long terme à une alimentation adéquate. Dans ce contexte, Klemperer constatait déjà en 1940 une tendance à limiter les tickets de rationnement pour les Juifs :

Au lieu des pommes de terre devenues introuvables, on a donné aux aryens un supplément de 1750 g de pain ; aux Juifs, de 1000 g. On a à nouveau supprimé aux Juifs une partie des cartes de rationnement pour la viande, les pâtes alimentaires et les légumes secs. Je reçois maintenant les cartes de rationnement par l'intermédiaire de la Communauté juive. Le bon de pommes de terre, il faut aussi que j'aie le chercher là-bas, on me l'a refusé à Dölzchen²⁷.

Pendant les années des plus grandes pénuries, de 1942 à 1945 environ, les Juifs restés en Allemagne souffraient de plus en plus de la famine causée par le régime nazi, et ils devaient survivre pendant des périodes prolongées sans nourriture. Pour augmenter la valeur énergétique

²⁵ 25/06/1942, *Journal II*, p. 138 ; « Werde ich heute verprügelt oder angespuckt werden? „Bestellt“?, verhaftet? Verhaftet bedeutet jetzt sicheren Tod. Weiter: was essen? Die Not ist so sehr groß geworden: Wir haben noch zwei Kartoffelmarken, aber niemand kann sie beliefern [...], wir haben gar kein Brot mehr, und die neuen Karten stehen noch aus » (*ZAI*, p. 143).

²⁶ C'était le cas par exemple du café (cf. *ZAI*, 559 [25/10/1940]), des asperges (cf. *ZAI*, p. 87 [18/5/1942]) ou du poisson (cf. *ibid.*, p. 88 [18/5/1942]). Fin octobre 1942, il n'y eut finalement plus de rations de viande et de pain blanc pour les juifs (cf. *ibid.*, p. 256 [14/10/1942] ; *A138*, p. 713 [17/10/1942]). La peur que la Gestapo puisse découvrir des transgressions à ces interdictions accompagnait constamment le quotidien de Klemperer (cf. *ZAI*, p. 46 [16/3/1942]).

²⁷ 11/02/1940, *Journal I*, p. 493 ; « Man hat statt fehlender Kartoffeln den Ariern 1750 Gramm Brotzulage gegeben, den Juden 1000 Gramm. Es sind auch wieder Teile der Fleisch- und Nahrungsmittelkarten für Juden gesperrt worden. Ich erhalte jetzt die Karten von der Jüdischen Gemeinde. Auch den Kartoffelschein (Eventualschein) mußte ich dort holen, er wurde mir in Dölzchen verweigert » (*ZAI*, p. 511).

de la maigre nourriture à disposition, Klemperer nettoyait soigneusement la peau des pommes de terre du dimanche pour sa femme et lui, afin qu'ils puissent les manger avec la peau (voir le Journal en date du 30 décembre 1941). Néanmoins, la situation des approvisionnements devenait de plus en plus précaire. L'annonce que le régime nazi, une bonne année plus tard, voulait retirer la ration de viande et de pain blanc aux Juifs plonge le diariste abasourdi dans la dépression :

Hier [...] nous est parvenue une rumeur incroyable qui s'est révélée exacte aujourd'hui : tous les tickets de viande et tous les tickets de pain blanc vont être retirés aux Juifs. Il y a quelques semaines seulement, on nous avait annoncé : augmentation des rations de viande et de pain, parce que la situation alimentaire en Allemagne allait de mieux en mieux ; il y a quelques jours, Göring avait déclaré que le peuple allemand n'allait *pas* souffrir de la faim, qu'il laisserait la famine, si besoin était, aux territoires occupés. Et désormais donc les Juifs peuvent fouiller les poubelles comme les prisonniers russes. Je suis profondément déprimé²⁸.

Le rationnement de nourriture entraîna très rapidement faim et faiblesse. La faim pénible, à laquelle on se voyait exposé chaque jour, était omniprésente dans la vie des détenus de la « Maison Juive ». Il était pratiquement impossible d'y échapper, et la faim devient ainsi un sujet récurrent du Journal de Klemperer: « Se nourrir absorbe les pensées une bonne partie du temps – pénurie de pommes de terre, faim et fatigue »²⁹. Eva et Victor Klemperer avaient faim, mais contrairement aux prisonniers des camps de concentration ou aux habitants des ghettos, ils ne mouraient pas de faim : les Juifs à Theresienstadt, écrit-il, « semblent infiniment plus souffrir de la faim qu'ici [...] »³⁰. Klemperer n'était pas exposé à l'appauvrissement moral et physique extrême des camps, vu qu'il pouvait encore ne se plaindre que du manque de diversité de l'alimentation (cf. le Journal en date du 03 mai 1942).³¹ La ration de pommes de terre déjà maigre, alors que celles-ci constituaient l'aliment de base, se voyait régulièrement encore restreinte davantage: « Sept pour Eva, quatre pour moi – mais même ces sept cartes aryennes, on ne peut pas en faire grand-chose »³².

Le quotidien de Victor Klemperer est donc gravement affecté par la faim. L'accoutumance à l'horreur, à la peur, et aux manques physiques laissent le diariste devenir apathique et « fataliste » (cf. 24/06/1942), au point qu'il ne s'occupe principalement plus que de sa propre existence : « On devient effectivement apathique et docile, on ne veut plus qu'une chose : sauver sa peau »³³. La faim entraînant le retranchement animal sur la simple survie de soi, elle a pour conséquence que les habitants de la « Maison Juive » se désolidarisent radicalement les

²⁸ 14/10/1942, *Journal II*, p. 242-243 ; « Gestern [...] kam das unglaubliche Gerücht, das sich heute bewahrheitete: Den Juden werden alle Fleisch- und alle Weißbrotmarken entzogen. Vor wenigen Wochen wurde angekündigt: Vermehrung der Fleisch- und Brotration, weil es um Deutschlands Ernährung immer besser stünde; vor wenigen Tagen erklärte Goering: Das deutsche Volk werde *nicht* hungern, das Hungern überlasse er notfalls den besetzten Gebieten. Und nun also können die Juden wie die gefangenen Russen die Mülltonnen durchsuchen. Ich bin tief deprimiert » (*ZAI*, p. 256).

²⁹ 13/01/1943, *Journal II*, p. 291 ; « Viele Gedanken absorbiert das Essen – Kartoffelnot und Hunger und Müdigkeit » (*ZAI*, p. 309).

³⁰ 14/08/1944, *Journal II*, p. 525 ; « [...] sollen ungleich mehr hungern, als hier gehungert wird » (*ZAI*, p. 561).

³¹ La pomme de terre avait également une très grande signification dans la lutte pour la survie car elle n'était pas seulement un aliment, mais aussi un moyen de paiement dans le ghetto, et devenait ainsi un symbole de la survie matérielle. Sur l'importance de la pomme de terre dans le ghetto de Theresienstadt, cf. Wögerbauer (2003).

³² 11/12/1942, *Journal II*, p. 273 ; « Sieben für Eva, Vier für mich – aber auch mit der arischen Sieben ist wenig anzufangen » (*ZAI*, p. 290).

³³ 13/11/1942, *Journal II*, p. 258 ; « Man wird eben stumpf und mürbe, man möchte nur noch das nackte Leben retten » (*ZAI*, p. 274) ; cf. aussi le Journal en date du 29/11/1942.

uns des autres. Le poids psychique extrême mène à un égocentrisme, qui se fait au détriment du bien-être des autres compagnons d'infortune. Le diariste décrit sans fard la façon dont il vole des produits alimentaires à ses colocataires, – en particulier à son amie Kätchen Sara : « Cette misérable faim : combien de fois ai-je volé à Kätchen une tranche de pain dans sa boîte à pain, trois ou quatre pommes de terre dans son seau, une cuiller de miel ou de confiture »³⁴. Quelques semaines plus tard, Klemperer admet ses larcins (*Diebereien*) répétés. Il essaie en vain de calmer sa conscience. Malgré tout, le vol de nourriture incessant a un effet extrêmement dégradant sur son esprit :

Aujourd'hui, Kätchen a failli me surprendre en train de lui voler du pain et j'étais sur le point de lui voler du sucre. Que se serait-il passé ? C'est vraiment la faim pure et simple qui me pousse à ces chapardages. (Qui ne nuisent vraiment pas à Kätchen. Elle mange peu, est bien nantie par sa mère, laisse tant de choses s'abîmer.) Je ressens ces maraudages comme une atroce humiliation³⁵.

Klemperer, humilié, en proie à la faim, devient moralement de plus en plus abruti et escroque des restes de nourriture de ses compagnons d'infortune juifs. Il va presque jusqu'à se réjouir de la nouvelle de leur déportation, parce qu'ainsi il peut s'approprier des tickets de rationnement supplémentaires ou leur denrées alimentaires restantes, comme du pain et des pommes de terre. La recherche de nourriture et l'instinct de survie mène ainsi au quasi-total effacement de compassion pour ses compagnons d'infortune. Après le suicide d'une cohabitante, Madame Pick, Klemperer écrit par exemple: « Et, à nouveau, je constate en moi une totale froideur et un sentiment d'apathie. Ma première pensée: nous aurons des pommes de terre »³⁶.

³⁴ 06/06/1942, *Journal II*, p. 109 ; « Das jämmerliche Hungern: Wie oft stehle ich Kätchen eine Schnitte Brot aus ihrer Brotbüchse, ein paar Kartoffeln aus ihrem Eimer, einen Löffel Honig oder Marmelade » (*ZaII*, p. 112).

³⁵ 26/06/1942, *Journal II*, p. 141 ; « Heute hätte mich Kätchen um ein Haar dabei überrascht, wie ich ihr Brot stahl und Zucker stehlen wollte. Was wäre daraus entstanden? Es ist wirklich der nackte Hunger, der mich zu diesen Mundräubereien treibt. (Mit denen ich Kätchen wirklich nicht schade. Sie ißt wenig, ist gut versehen durch die Mutter, läßt vieles verkommen.) Ich empfinde es als grauenhafte Erniedrigung, daß ich diese Diebereien ausführe » (*ZaII*, p. 147) ; cf. également les dates des 7, 20 et 21 juillet 1942.

³⁶ 20/08/1942, *Journal II*, p. 204 ; « Wieder konstatiere ich bei mir völlige Herzenskälte und Stumpfheit. Mein erster Gedanke: Wir werden Kartoffeln erben » (*ZaII*, p. 214sq.; cf. aussi les dates du 30/05/1942, 09/10/1942 et 14/11/1944). La « froideur absolue » (26/05/1940, *Journal I*, p. 511 ; « vollkommene Gefühlskälte », *ZaI*, p. 530) que le diariste ressentait continuellement au fond de lui, tire son origine de la dissolution d'un réseau social solidaire : seule comptait la survie. Déjà en 1936, quand les règlements antisémites se faisaient progressivement (encore) plus stricts après les Jeux Olympiques nazis de 1936, Klemperer notait au sujet de la maladie fatale de sa sœur Wally : « Cette froideur que je sens en moi à mon corps défendant me dégoute. Toujours cet horrible 'Hourra, je suis vivant !', puis ce calcul du temps qui m'est peut-être encore imparti » (24/08/1936, *Journal I*, p. 291 ; « Widerwärtig ist mir die eigene Herzenskälte wider Willen. Immer das gräuliche: Hurrah ich lebe, dazu das Rechnen, wie lange Zeit mir noch vergönnt sein mag », *ZaI*, p. 298 ; cf. aussi une remarque semblable le 27/09/1936). D'une façon totalement similaire, une bonne année plus tard : « D'une manière générale, comme je l'ai déjà bien souvent observé, il m'est resté fort peu de sentiments pour les gens. Eva – et juste après, notre matou Mujel » (17/08/1937, *Journal I*, p. 362 ; « Es ist überhaupt, wie ich schon oft konstatiert habe, nicht mehr viel Gefühl für die Menschen in mir übriggeblieben. Eva – und dann kommt schon der Kater Mujel », *ZaI*, p. 374). Le sentiment d'étourdissement et d'apathie vis-à-vis des autres passe de plus en plus au premier plan pendant le régime nazi. Les suicides fréquents et les différents décès dans la « Maison Juive » renforçaient encore davantage la volonté de survie presque acharnée de Klemperer. En ce qui concerne Moritz Stühler, qui mourut en décembre 1944, le diariste écrit en date du 1er décembre 1944 : « Je suis un animal devenu complètement froid : à l'exception de la vie d'Eva et de la mienne – et il ne s'agit que deux fois de moi, Eva m'est une nécessité – toute mort me laisse indifférent et lorsqu'un plus jeune meurt – Stühler était né en 1897 ! – cela signifie une sorte de triomphe pour moi (« Ich bin eine vollkommen kalte Bestie: Evas u. mein Leben ausgenommen, und das ist nur zweimal Ich, Eva ist mir Notwendigkeit, läßt mich alles Sterben gleichgültig, u. wenn ein Jüngerer stirbt – Stühlers Geburtsjahr ist 1897! –, bedeutet das eine Art Triumph für mich » (A138, p. 1261 ; traduction HR).

La peur

Au-delà des remarques consignées sur la faim et le manque de nourriture, les notes de Klemperer sur la guerre se concentrent sur les règlements contraignants, qui régulent la vie au sein de la « Maison Juive » jusque dans le moindre détail. Dans le même temps, il régnait une terreur arbitraire malgré ces dispositions rigides, car les persécutés juifs étaient soumis au bon gré des SS et de la Gestapo, qui décidaient de leur destin selon leurs envies. La peur devant cet arbitraire était omniprésente : « Peur permanente des perquisitions. On dit que la Gestapo saccage tout »³⁷. La terreur de l'incertitude n'était pas générée principalement par le contexte topographique de la « Maison Juive », mais bien par la multitude des interdictions et des exigences qui pénétraient la conscience et la psyché des détenus terrorisés et opprimés. Le présent de la persécution des Juifs se caractérise par une *intemporalité* véritable car la vie des victimes juives se trouve sous le diktat perpétuel des prescriptions et règles arbitraires de la terreur des nazis. Et le fait d'être rejeté à un niveau minimum de l'existence mène à une « inversion de l'expérience du temps », comme l'explique Reinhart Koselleck (1979, p. 291), le passé, le présent et le futur cessant d'être des lignes d'orientation du comportement. Le 28 décembre 1937 déjà, Klemperer constatait à cet égard « cette terrible stagnation du temps où nous végétons sans espoir ».³⁸ Plus tard, il constate de manière encore plus accrue l'annulation de son expérience du temps : « Impossible de dire combien ces feuilles de calendrier me manquent. Le temps s'est arrêté »³⁹. Un espace considérable des journaux est consacré à l'uniformité du quotidien, avec tous ses abîmes humains, une conscience du temps modifiée et le fait d'être réduit à s'efforcer de survivre. Monotonie, répétition, banalité ou même trivialité, s'accompagnent des sentiments de peur, d'oppression, de découragement et d'incertitude qui comptent parmi les caractéristiques du quotidien nazi, tel que Klemperer le représente.

La maladie

Par la force des choses, le regard sur sa propre mauvaise santé fait partie intégrante de l'introspection du diariste Klemperer. Les problèmes de santé traversent ainsi l'intégralité de ses journaux personnels. Depuis le début de la dictature nazie, Klemperer reconnaît le caractère invalide et éphémère de son existence physique, de ses maladies et déficiences. Dans ses journaux, le corps est toujours un corps malade, vieillissant, il est en permanence source de souffrance et induit la peur de mourir. Cette condition physique, qui « le rappelle cruellement à la réalité de [s]on âge et de [s]on cœur »⁴⁰, ressemble à une condition quasiment permanente. Les plaintes récitées sur la maladie et le vieillissement évoquent l'idée terrifiante de la mort. L'observation attentive, précautionneuse de son propre corps dans le journal personnel compense de cette manière la totale insignifiance de sa vie et de sa souffrance pour le régime nazi, qui avait comme objectif l'extermination totale de la population juive. Une forme de souci de soi-même devient l'antidote contre l'omnipotence hostile du totalitarisme et permet de sauvegarder une distance qui préserve l'identité de la réalité aliénante. Sur cet arrière-plan, l'écriture diaristique sert de support à l'épanouissement personnel comme travail quotidien et normalisant, qui représente un moyen efficace de conserver une influence sur soi-même (cf.

³⁷ 01/03/1942, *Journal II*, p. 38 ; « Ständige Angst vor Haussuchung. Gestapo soll gräßlich hausen » (*ZAI*, p. 35).

³⁸ 28/12/1937, *Journal I*, p. 378 ; « das fürchterliche Stillstehen der Zeit, das hoffnungslose Vegetieren » (*ZAI*, p. 390).

³⁹ 03/01/1943, *Journal II*, p. 286 ; « Es ist gar nicht zu sagen, wie sehr mir der Abreißkalender fehlt. Die Zeit steht still » (*ZAI*, p. 304) ; cf. également la date du 14/9/1944.

⁴⁰ 29/10/1942, *Journal II*, p. 251 ; « [...] sehr trübselig an [s]ein Alter und [s]ein Herz erinnert » (*ZAI*, p. 264).

Marszalek 2003, p. 112). Par conséquent, le journal personnel offre un espace pour la parole privée, libérée des entraves de la condition physique propre de la personne. En tant que tentative d'affirmation de soi, le discours sur le corps malade représente ainsi un effort pour préserver la capacité à disposer de soi-même. Dans la sphère d'influence des douleurs, le diariste, qui n'envisageait probablement pas la publication de son journal personnel, affiche un penchant pour une description inflationniste de ses douleurs. La réflexion sur la maladie et le déclin physique le ramène à la peur de la mort et à la crainte de disparaître sans laisser de traces :

Quand je me réveille le matin les mains douloureuses et les pieds engourdis, quand en marchant j'ai la gorge qui me fait mal et que les douleurs se transmettent du bras gauche à la main – il m'arrive souvent de penser que ni mon *Dix-huitième* ni mon *Curriculum* ne seront achevés un jour⁴¹.

Au fil de l'évolution des problèmes de santé de Klemperer, principalement des troubles cardiaques et des angines⁴², une importance croissante est accordée à l'écriture sur la mort, même si l'auteur des journaux se demande quel but aura pour lui, au final, ce qu'il sauvegarde par écrit :

Et constamment : je n'ai rien publié depuis douze ans, rien pu mener à bien, je n'ai fait qu'engranger et engranger. Quel sens cela a-t-il, une part quelconque de tout cela sera-t-elle un jour achevée ? Les Anglais, la Gestapo, mon angine de poitrine, mes soixante-trois ans. Et si quoi que ce soit est achevé un jour, et cela a du succès, et si je « continue à vivre dans mon œuvre » – quel sens tout cela a-t-il « en soi et pour moi » ?⁴³

⁴¹ 24/03/1942, *Journal II*, p. 54-55 ; « Wenn ich morgens mit schmerzenden Händen und tauben Füßen aufwache, wenn mir beim Gehen der Schlund schmerzt und die Schmerzen den linken Arm hinunter in die Hand gehen – dann denke ich oft, weder mein *Dix-huitième* noch mein *Curriculum* werden je zu Ende kommen » (*ZAI*, p. 54).

⁴² Les indispositions physiques — fièvre, palpitations et affections cardiaques, angine de poitrine — au sujet desquelles le diariste se plaint souvent, équivalent la plupart du temps à une conscience provisoirement renforcée de la pensée de *memento mori*. Souvent, les plaintes contiennent « les troubles cardiaques désormais habituels, comme tous les jours, *memento* perpétuel » (04/11/1934, *Journal I*, p. 163 ; « die üblichen täglichen Herzbeschwerden, das ständige Memento », *ZAI*, p. 160 ; cf. des remarques semblables en dates du 27/5/1935, 21/7/1935 et 16/9/1935). La peur de la mort que ressent Klemperer à cause de son état physique affaibli, traverse l'intégralité des douze années du régime nazi. Pendant la phase finale de la guerre, Klemperer se plaint constamment de « méchantes douleurs cardiaques, dont le pire est le *memento* » (30/01/1943, *Journal II*, p. 304 ; « böse[] Herzbeschwerden, an denen das Memento das Böseste ist » (*ZAI*, p. 323 ; cf. aussi les dates des 28/09/1943, 21/03/1944, 10/01/1945, 20/01/1945, 20/02/1945). Un peu partout, le diariste exprime abondamment les conséquences possiblement graves de ses souffrances physiques. Souvent, l'auteur des journaux a la conviction ferme qu'il ne lui « reste plus que deux ou trois ans à vivre » (26/09/1934, *Journal I*, p. 149). Un jour plus tard, il fait encore un constat similaire : « Mais ma première année de retraite va commencer en 1935, et peu après on me mettra sous terre » (27/09/1934, *Journal I*, p. 151 ; « Aber mein erstes Pensionsjahr wird 1935 beginnen, und bald danach werde ich begraben sein » ; *ZAI*, p. 148). À partir de l'aménagement dans la « Maison Juive » de Dresde en 1940, les plaintes sur la maladie se mélangent avec la peur perpétuelle de la déportation, comme en date du 8 juillet 1942 : « En outre je m'attends chaque jour à être arrêté et si je reste épargné par l'hitlérisme, c'est l'angine qui me tuera » (« Dabei erwarte ich jeden Tag Verhaftung, u. wenn ich vom Hitlerismus verschont bleibe, wird mich die Angina töten » ; *A138*, p. 627 ; traduction HR).

⁴³ 27/09/1944, *Journal II*, p. 556 ; « Seit 12 Jahren habe ich nichts mehr publiziert, nichts mehr zu Ende führen können, nur immer gespeichert und gespeichert. Hat es irgendwelchen Sinn, wird irgendetwas von alledem fertig werden? Die Engländer, die Gestapo, die Angina, die dreiundsechzig Jahre. Und wenn es fertig wird, und wenn es Erfolg hat, und wenn ich ,in meinen Werken fortlebe' – welchen Sinn hat das alles ,an und für mich'? » (*ZAI*, p. 595).

Les attaques britanniques sur Dresde, la terreur de la Gestapo, la maladie et l'âge de l'écrivain du journal appellent au « Memento » de la mort⁴⁴ et donc à la vanité, voire à l'absurdité de l'entreprise autobiographique. Mais dans la continuité de ce qui vient d'être dit, il semble que le corps demeure un adversaire tyrannique, tout autant que la guerre et la Shoah. Les événements historiques de la guerre et de la persécution des Juifs résonnent toujours en arrière-plan des comptes rendus sur la maladie. En effet, le fait d'être malade est toujours mis en relation avec les événements tragiques de l'histoire contemporaine ; le privé et le public se confondent imperceptiblement l'un avec l'autre :

Un abcès dentaire s'est développé très soudainement chez Eva, il a fallu l'inciser aujourd'hui. Intermezzo fort déplaisant – Quant à moi, toujours les mêmes troubles cardiaques.

Langue du III^e Reich : Will Vesper ; Directeur régional de la Reichsschrifttumskammer, à propos de la « semaine du livre », *Dresdener NN* du 26 octobre : « *Mein Kampf* est le livre sacré du national-socialisme et de la nouvelle Allemagne »⁴⁵.

Abcès dentaire, troubles cardiaques et les considérations que consacre la LTI à « La semaine du livre » (*Buchwoche*) entrent immédiatement en relation. Les désagréments physiques et psychiques reflètent et accompagnent les événements historiques des crises politiques. Dans le passage suivant également, la dialectique herméneutique de l'histoire individuelle et de la grande Histoire est évidente. La situation de guerre stagnante se matérialise symptomatiquement à travers la maladie et les douleurs de l'individu, comme en date du 25 avril 1944 :

Dépression la plus extrême quant à l'enlisement de l'offensive russe. On ne peut s'empêcher de penser que, de cette façon, la guerre devrait encore durer des années. Chaque jour, je ressens plus douloureusement la nullité de ma vie, le vide des 9 heures de travail quotidiennes. Tous les espoirs des derniers temps se sont de nouveau écroulés. Là-dessus notre mauvais état de santé à tous les deux. Eva principalement en raison d'une affaire de dents, qui l'empêche de mâcher et l'accable de douleurs. Et demain il est prévu de procéder à une opération de l'autre moitié de la bouche. En ce qui me concerne, je souffre au premier chef et au-delà de toute mesure des yeux. Là-dessus un état de fatigue permanent et des phénomènes grippaux qui se poursuivent. Et lorsque je marche, je sens que mon cœur est malade.⁴⁶

C'est dans le même ordre des idées consécutives aux mentions de la maladie que les difficultés financières continues torturent encore Klemperer.

La précarité financière

⁴⁴ Cf. 02/10/1944, *ZAI*, p. 510.

⁴⁵ 26/10/1935, *Journal I*, p. 223 ; « Sehr plötzlich bildete sich bei Eva ein Zahnabszeß und mußte heut geschnitten werden. Ekelhaftes Intermezzo. – Bei mir gleichbleibende Herzbeschwerden. *Sprache des 3. Reiches*: Will Vesper ; Landesleiter der Reichsschrifttumskammer, zur ‚Buchwoche‘, ‚Dresdener NN‘ 26. 10.: ‚Mein Kampf‘ ist das heilige Buch des Nationalsozialismus und des neuen Deutschland‘ (*ZAI*, p. 225).

⁴⁶ « Äußerste Depression über das Stocken der russischen Offensive. Es ist nicht abzusehen, warum auf diese Weise der Krieg nicht noch Jahre dauern soll. Und die Nichtigkeit meines Lebens, die Leere der 9 Arbeitsstunden wird mir täglich qualvoller. Alle Hoffnung der letzten Zeit ist wieder einmal in sich zusammengefallen. Dazu unser beider Gesundheitszustand schlecht. Evas wohl hauptsächlich infolge der Zahnaffaire, die sie am Kauen hindert u. mit Schmerzen plagt. Und morgen soll die Operation der andern Mundhälfte vorgenommen werden. Noch einmal 3 Wurzeln. Mich selber quälen in erster Linie u. über alle Maßen die Augen. Dazu ständige Übermüdung u. fortgesetzt grippöse Erscheinungen. Und beim Gehen spüre ich mein krankes Herz » (A138, p. 1065 ; traduction HR).

La « pension » de Klemperer, réduite de moitié après son licenciement forcé en 1935, diminuait continuellement au fil des années, jusqu'à ce que son paiement cesse complètement fin 1943. Suite à la « destitution » de son poste de professeur le 1er mai 1935, on lui refusa non seulement un statut social et une garantie financière, mais aussi cette appartenance à la culture allemande (*Deutschtum*) que lui procurait sa chaire de professeur. Au début, Klemperer put affronter sa situation financière difficile en résiliant son assurance de vie. Ensuite, le couple Klemperer congédia son aide-ménagère, résilia le téléphone et Victor Klemperer renonça à fumer les cigarillos qu'il affectionnait tant et il dut vendre ses livres. Mais ces mesures d'économie ne suffirent pas. En conséquence de quoi, son frère aîné Georg fut appelé à la rescousse. Émigré à Boston et travaillant là-bas comme chirurgien, il se montra à même de supporter son frère Victor financièrement. Malgré la régulation des taux de change, imposée par les autorités fiscales, les virements en provenance des États-Unis aidèrent les Klemperer, temporairement, à boucler leurs fins de mois (cf. le *Journal* en date du 17 août 1937). Victor supportait mal de dépendre de l'aide financière de son frère aîné, dont le parcours professionnel était brillant, ce qu'il ressentait indirectement comme une humiliation douloureuse, au vu de son échec personnel. La rancœur consécutive à l'acceptation de ces dons était aussi une des raisons pour lesquelles Klemperer réagissait aussi négativement à la possibilité de l'émigration (voir le *Journal* en date du 28 novembre 1941).

Si Klemperer partage la détresse financière des autres Juifs allemands, il ne se sent pas à première vue solidaire de ceux-ci. Les boycotts et actes de violence contre les commerces juifs, initiés par le SA et les organisations nationales-socialistes des classes moyennes, ne pointent pas dans les journaux personnels de Klemperer. L'aryanisation des entreprises juives, l'enrichissement des allemands « aryens » aux frais des commerçants juifs, forcés de laisser aux premiers leurs magasins, apparaissent sporadiquement en marge des notes au cours des premières années. Klemperer regarde ces événements antisémites dans un premier temps de loin, bien qu'il soit au fond déjà concerné. Lorsqu'il dresse un bilan, lors de la Saint-Sylvestre 1935, le diariste pressent les problèmes financiers qui l'attendent suite à sa destitution, sans pourtant tomber dans le désespoir :

La décision concernant ma « pension de retraite » a été une amère déconvenue. Le paragraphe de façade, selon lequel les vétérans juifs sont censés être mis à la retraite avec leur plein salaire, n'a pas été appliqué – il est destiné à l'étranger, c'est un mensonge, comme tout ce que fait ce gouvernement –, ni celui réglant la pension des professeurs émérites, mais le paragraphe 6 relatif aux postes surnuméraires. Ils ont calculé 61% et m'ont versé 59 M pour 6 mois de rappel en plus des 480 M « provisoires ». Je dois donc me contenter d'environ 490 M. D'autres vivent avec moins que cela, et ça ira, mais c'est d'autant plus amer que durant plusieurs semaines nous avons caressé l'espoir d'un plein salaire. Mais cette histoire d'argent ne doit en aucun cas nous mener au désespoir⁴⁷.

⁴⁷ 31/12/1935, *Journal I*, p. 230 ; « Sehr bitter war die Regelung meiner ‚Ruhestandsbezüge‘. Der Schaufensterparagrah der mit vollem Gehalt zu entlassenden jüdischen Frontkämpfer wurde nicht angewendet – er ist für das Ausland da, ist Lüge, wie alles und jedes Tun dieser Regierung –, auch nicht die Emeritierung, sondern der Überflüssigkeitsparagrah 6. Man errechnete 61 Prozent und zahlte mir auf die 480 ‚vorläufigen‘ Mark im Monat für 6 Monate 59 M nach. Ich muß also mit etwa 490 M auskommen. Andere leben mit weniger Geld, und es wird gehen, aber es ist um so bitterer, als wir uns doch etliche Wochen in Hoffnungen auf das volle Gehalt wiegten. Diese Geldsache soll uns aber auf keinen Fall zur Verzweiflung bringen. (ZAI, p. 232).

Les difficultés financières, auxquelles un espace important était dédié dans la première phase du régime national-socialiste,⁴⁸ deviennent encore plus écrasantes au fil des années. Elles n'ont pourtant qu'une signification marginale dans la deuxième moitié du régime nazi, tant elles sont surpassées par des détresses plus pressantes à partir de 1938. Alors que la situation s'aggrave pour la population juive, l'auteur du journal réalise progressivement que le cœur du problème ne consiste pas à préserver ses possessions personnelles, mais que le centre des préoccupations doit être la survie : « je ne peux rien perdre de plus que la maison et nos derniers pfennigs ; si j'en suis réduit à la mendicité, j'aurai recours à l'aide publique, c'est-à-dire à l'aide de la Communauté juive, comme tous ceux, et ils sont légion, qui sont devenus mendiants »⁴⁹. Vers la fin de la guerre, fin décembre 1944, Klemperer parvient à relativiser ces problèmes financiers, même si ceux-ci demeurent réels : « Mais ces soucis d'argent me pèsent peu. Ils me paraissent infimes alors que je me vois en permanence, doublement, triplement, confronté à la mort »⁵⁰.

Les cauchemars

Un thème de l'évocation du quotidien qui revient sporadiquement dans les journaux de Klemperer est directement lié aux cauchemars et aux rêves de violence qu'il consigne comme une incarnation psychologique personnelle de la terreur nazie. À propos du rêve, Freud remarque sa similarité avec le mot d'esprit (traduction que donne Marie Bonaparte du terme allemand *Witz*), car l'un et l'autre représentent, par compression et par déplacement, une façon d'exprimer la psyché qui est socialement révélatrice :

Die interessanten Vorgänge der Verdichtung und Ersatzbildung, die wir als den Kern der Technik des Wortwitzes erkannt haben, wiesen uns auf die Traumbildung hin, in deren Mechanismus die nämlichen psychischen Vorgänge aufgedeckt worden sind. Eben dahin weisen aber auch die Techniken des Gedankenwitzes, die Verschiebung, die Denkfehler, der Widersinn, die indirekte Darstellung, die Darstellung durchs Gegenteil, die samt und sonders in der Technik der Traumarbeit wiederkehren. (Freud 1992, p. 103)

Les processus si intéressants de la condensation avec formation substitutive qui, comme nous l'avons appris, forment la base de la technique de l'esprit des mots, nous ont rappelé la formation du rêve, dans le mécanisme duquel nous avons découvert les mêmes processus psychiques. Mais la formation du rêve nous est aussi rappelée par les techniques de l'esprit de la pensée : le déplacement, les fautes de raisonnement, le contresens, la représentation indirecte, la représentation par le contraire qui, solidairement ou isolément, trouvent leur place dans la technique de l'élaboration du rêve. (Freud 1930, p. 129-130)

⁴⁸ Dans les premières années du « Troisième Reich », on trouve presque systématiquement des plaintes sur la situation financière précaire qui était provoquée par la politique antisémite nazie. Des annotations comme « Mais mes finances vont bientôt s'effondrer (30/04/1933, *Journal I*, p. 39 ; « meine Finanzen sind am Zusammenbrechen », *ZAI*, p. 26), « ce manque d'argent proprement indigne » (15/01/1935, *Journal I*, p. 180 ; « die geradezu unwürdige Geldnot », *ZAI*, p. 178), « [p]aupérisation continue et détresse financière croissante » (31/12/1936, *Journal I*, p. 319 ; « [s]tändige Verarmung und steigende Finanznot », *ZAI*, p. 328) ou encore « situation financière affligeante » (05/02/1937, *Journal I*, p. 328 ; « völlig trostloser Geldmangel », *ZAI*, p. 336) sont d'usage courant pendant cette période.

⁴⁹ 19/04/1940, *Journal I*, p. 498 ; « Mehr als das Haus und den letzten Pfennig verlieren kann ich nicht ; und als Bettler nehme ich wie zahllose andere zu Bettlern Gewordene öffentliche Hilfe, d. h. Hilfe der Jüdischen Gemeinde, in Anspruch » (*ZAI*, p. 516).

⁵⁰ 31/12/1944, *Journal II*, p. 593 ; « [D]iese Geldsorge bedrückt mich wenig. Sie scheint mir klein, wo ich mich immer [...] in unmittelbarer Todesnähe stehe » (*ZAI*, p. 634).

D'une façon codée, les rêves ainsi que les *Witze*, malgré des logiques de fonctionnalisation sociale différentes, s'articulent autour des désirs, peurs et conflits refoulés et réprimés, dont la pertinence culturelle et historique peut être discutée. Mais outre leur nature purement personnelle, les rêves ont en effet aussi dans les faits une signification culturelle, qui offre des regards instructifs sur la période nazie du point de vue de l'histoire des mentalités. Dans son étude *Das Dritte Reich des Traums* (1966), Charlotte Beradt constate la perte irrémédiable de la patrie et la topicalisation sentimentale qui correspond à l'amour de la patrie au travers d'une collection de rêves établie durant la période du régime nazi. Les rêves de mal du pays des Juifs allemands ont en commun l'expérience bouleversante de sentiments d'étrangeté à soi-même et de déracinement (*Selbstentfremdung, Entwurzelung*), d'isolation, de perte d'identité et rupture de continuité de la vie (*Identitätsverlust und Brechung der Lebenskontinuität*), qui demeurent pourtant toujours au cœur de leurs rêves (Beradt 1966, p. 10).

Comme le souligne Reinhart Koselleck (1979, p. 283sq.) à propos de la valeur des rêves comme source historique, les rêves sont difficiles à intégrer dans une logique conceptualisante de rationalité historique. En raison de leur caractère de témoignage prémonitoire, ils sont révélateurs de l'expérience du temps pendant le « Troisième Reich », en faisant comprendre une « facticité du fictif » (*Faktizität des Fiktiven*) qui leur est inhérente. Les rêves de Klemperer sont bien des exemples exprimant une manière de poser un diagnostic sur l'époque, une logique sous-jacente aux rêves des Juifs sous le « Troisième Reich », comme l'a démontré Koselleck. Ils remplissent ainsi une fonction d'exutoire et rendent l'expérience du temps présent, sans être immédiatement censurés par la conscience du jour. Dans une entrée d'avril 1936, Klemperer note un rêve dans lequel la menace de guerre est préfigurée :

Cette nuit, j'ai eu un rêve symptomatique de la situation générale. Une déclaration du gouvernement s'étalait sur plusieurs pages du journal en grosses lettres : un ultimatum, « sinon » la guerre allait commencer dans vingt-quatre heures. Et je n'arrivais pas à savoir qui était l'ennemi. Il me semblait que c'était la Turquie, mais je ne pouvais vraiment pas comprendre de quoi il s'agissait exactement. Je voulais poser la question à Eva et c'est alors que je me suis réveillé⁵¹.

Des années plus tard, il fait la remarque suivante au sujet d'un autre rêve : « [...] l'épouvante était (et est) en moi comme quelque chose de vague et d'écœurant qui va de soi, toute pensée et toute action en sont imprégnées »⁵².

Les rêves se révèlent donc comme des apparences et des formes de l'exécution de la terreur nazie, devenues manifestes sur le plan physique. De ceci provient leur signification politique, qui dépasse une signification purement personnelle. Ils ouvrent un domaine à valeur prémonitoire, dans lequel la raison humaine semble échouer, là où toutefois ces rêves sont rapportés comme témoignage de factualité :⁵³

⁵¹24/04/1936, *Journal I*, p. 255 ; « Ich hatte heute einen für die allgemeine Lage charakteristischen Traum. Die Zeitung war viele Seiten lang mit einer Regierungserklärung fett bedruckt: ein Ultimatum, der Krieg sollte ,andernfalls' in 24 Stunden beginnen. Und ich konnte nicht herausbekommen, wer der Gegner sei. Es schien mir: die Türkei, aber ich konnte es wirklich nicht genau verstehen. Ich wollte Eva fragen und wachte auf » (*ZAI*, p. 258).

⁵²27/04/1943, *Journal II*, p. 340 ; « [D]as Grauen saß (und sitzt) wie eine dumpfe, ekelhafte Selbstverständlichkeit in mir, alles Denken und Tun geht nur eben darüber hin » (*ZAII*, p. 363).

⁵³ Dans le compte rendu du rêve qui suit se concrétise la peur de la mort omniprésente chez Klemperer : « Mais, dernièrement, j'ai tout de même bien rêvé que j'allais être pendu dans une cellule de prison. Tout jeune homme, j'ai eu des rêves d'exécution. Depuis, plus jamais. À l'époque, c'était certainement la puberté ; aujourd'hui, c'est

Ces rêves nous ouvrent donc, par-delà leur statut de source écrite, une dimension anthropologique sans laquelle il est difficile de comprendre la terreur et son efficacité. Ce ne sont pas seulement des rêves de la terreur mais bien plus et surtout des rêves sous la terreur qui poursuit l'homme jusque dans son sommeil⁵⁴.

Les rêves de Klemperer expriment d'une façon poignante la perception et l'interprétation du totalitarisme par ses victimes. En tant que « Zeugen für Erfahrungsbefunde in eventum » (Koselleck, p. 294), ils présentent un intérêt historico-culturel, car à travers eux transparait la façon dont le système de la terreur exerce une influence sur la psyché de l'individu et détermine ses pensées et ses sentiments, et ce jusqu'au fin fond de son sommeil. Bien que Klemperer ne couche que rarement ses rêves sur papier, l'expérience traumatique du refus du pays natal et la persécution des Juifs constituent la pièce charnière de ses rêves, d'où résultent de manière expressive la convergence de la terreur, de la peur et de la stigmatisation. La stigmatisation raciste par l'étoile de David, dont l'imposition le 19 septembre 1941 a symbolisé le coup le plus grave reçu par l'auteur du Journal jusqu'à ce moment (cf. la date du 31 décembre 1941), apparait à plusieurs reprises comme sujet de rêve, notamment dans le commentaire suivant :

Je rêve si rarement. Et, tôt ce matin, je me suis réveillé dans l'anxiété. Il faisait si chaud que j'avais roulé mon manteau et l'avais posé par terre à un arrêt de tram (le manteau *avec* l'étoile), et je me trouvais là en veste sans étoile. Deux messieurs se sont adressés à moi : « Mais nous vous avons vu si souvent avec l'étoile juive. Pourquoi ?... » À ces mots, je me suis réveillé avec un horrible sentiment d'angoisse. Récemment pendu en rêve, aujourd'hui sans étoile, ça revient au même⁵⁵.

Comme les passages précédents le montrent, des sentiments ou des expériences à première vue purement privées – comme la faim, la peur, la maladie, les difficultés financières ou les cauchemars – ouvrent des perspectives réelles quant au cercle herméneutique de l'histoire micro- et macroscopique, de l'expérience individuelle et collective, du vécu et de l'événement. L'histoire de l'antisémitisme, de la Shoah et de la guerre se concrétisent à travers la détresse vécue dans le for privé, tandis que celle-ci ne devient pour sa part compréhensible que compte tenu du déroulement général de l'histoire. Les journaux personnels de Victor Klemperer montrent ainsi de manière exemplaire comment l'histoire contemporaine en crise correspond à un temps de crise dans la vie privée.

Bibliographie

Arendt, Hannah. 1998. *Elemente und Ursprünge totaler Herrschaft. Antisemitismus, Imperialismus, Totalitarismus*. München/Zürich, Piper.

la Gestapo » (20/08/1942, *Journal II*, p. 205 ; « [N]eulich träumte ich [...], ich sollte in einer Gefängniszelle erhängt werden. Hinrichtungsträume habe ich als ganz junger Mensch gehabt. Seitdem nicht mehr. Damals war es wohl die Pubertät ; jetzt ist es die Gestapo » (*ZAI*, p. 216).

⁵⁴ Reinhart Koselleck, *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*. Traduit de l'allemand par Jochen Hoock et Marie-Claire Hoock, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales, 1990, p. 255 ; (« Die Träume erschließen damit über ihren schriftlichen Quellenstatus hinaus eine anthropologische Dimension, ohne die der Terror und seine Wirksamkeit nicht verstanden werden können. Es sind nicht nur Träume vom Terror, es sind zunächst und vor allem Träume im Terror, der den Menschen bis in seinen Schlaf hinein verfolgt », Koselleck 1979, p. 286sq.)

⁵⁵ 23/08/1942, *Journal II*, p. 210 ; « Ich träume so selten. Und heute früh wachte ich geängstigt auf. Es war so heiß, ich hatte an einer Trambahnstelle meinen Mantel zusammengerollt auf den Boden gelegt (den Mantel *mit* dem Stern) und stand im Jackett ohne Stern. Zwei Herren redeten mich an: ‚Wir haben Sie doch schon oft mit dem Judensterne gesehen. Wieso ...?‘ Darüber wachte ich mit einem scheußlichen Angstgefühl auf. Neulich im Traum gehängt, heute sternlos, es kommt auf dasselbe hinaus » (*ZAI*, p. 221).

- Beradt, Charlotte. 1966. *Das Dritte Reich des Traums*. München, Nymphenburger Verlagsbuchhandlung.
- Freud, Sigmund. 1992 [1905]. *Der Witz und seine Beziehung zum Unbewussten. Der Humor*. Frankfurt am M., Fischer.
- Freud, Sigmund. 1930. *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. Traduit de l'allemand par Marie Bonaparte et le Dr M. Nathan, Paris, Gallimard, 1930.
- Jehle, Peter. 2000. « Alltäglich/Alltag. » In : Karlheinz Barck et al. (dir.). *Ästhetische Grundbegriffe. Band 1: Absenz – Darstellung*. Stuttgart/Weimar, J.B. Metzler. 104-133.
- Kaplan, Marion. 2001. *Der Mut zum Überleben. Jüdische Frauen und ihre Familien in Nazideutschland*. Berlin, Aufbau-Verlag.
- Klemperer, Victor. 2000a. *Mes soldats de papier. Journal 1933-1941*. Traduit de l'allemand et présenté par Ghislain Riccardi, Paris, Seuil [Journal I].
- Klemperer, Victor. 2000b. *Je veux témoigner jusqu'au bout : 1942-1945*. Traduit de l'allemand par Ghislain Riccardi et Michèle Kiintz-Tailleur et Jean Tailleur, Paris, Seuil [Journal II].
- Klemperer, Victor. 1995. *Ich will Zeugnis ablegen bis zum letzten: Tagebücher 1933–1945*. 2 Bände. Hg. v. Walter Nowojcki unter Mitarbeit von Hadwig Klemperer. Berlin, Aufbau-Verlag. (sigle : « ZAI » et « ZAI »)
- Klemperer, Victor. 1996. *Und so ist alles schwankend: Tagebücher Juni bis Dezember 1945*. Hg. v. Günter Jäckel unter Mitarbeit von Hadwig Klemperer. Berlin, Aufbau Taschenbuch Verlag. (sigle : « US »)
- Klemperer, Victor. 2001. *LTI – Notizbuch eines Philologen*. Leipzig, Reclam. (sigle: « LTI »)
- Klemperer, Victor. 2007. *Die Tagebücher (1933-1945). Kommentierte Gesamtausgabe*. Hg. v. Walter Nowojcki. Berlin, Directmedia Publishing. (spécifiquement : Tagebuch (47b). Dresden, 10/5/1941-25/5/1945. [Mscr. Dresd. App. 2003, 138]) (sigle : « A138 »)
- Koselleck, Reinhart. 1979. *Vergangene Zukunft. Zur Semantik geschichtlicher Zeiten*. Frankfurt am M., Suhrkamp.
- Koselleck, Reinhart. 1990. *Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*. Traduit de l'allemand par Jochen Hoock et Marie-Claire Hoock, Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Lepsius, Rainer M. 1993. *Demokratie in Deutschland. Soziologisch-historische Konstellationsanalysen. Ausgewählte Aufsätze*. Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht.
- Marszałek, Magdalena. 2003. *„Das Leben und das Papier“. Das autobiographische Projekt Zofia Nalkowskas Dzienniki 1899-1954*. Heidelberg, Synchron Wissenschaftsverlag der Autoren.
- Schütz, Alfred et Thomas Luckmann. 1990. *Strukturen der Lebenswelt II*. Frankfurt am M., Suhrkamp.
- Sepp, Arvi. 2016. *Topographie des Alltags. Eine kulturwissenschaftliche Lektüre von Victor Klemperers Tagebüchern 1933-1945*. Paderborn, Fink.
- Wögerbauer, Michael. 2003. « Potatoes – An Attempt About Narratives to the Daily Ghetto-Life. » In : *Terezin Studies and Documents* 10 : 95-144.